

**Carole Gerson et Jacques Michon, dir. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. III, de 1918 à 1980. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007. 671 p.**

Fernande Roy

Volume 9, Number 2, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023099ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023099ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, F. (2009). Review of [Carole Gerson et Jacques Michon, dir. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. III, de 1918 à 1980. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007. 671 p.] *Mens*, 9(2), 275–282.  
<https://doi.org/10.7202/1023099ar>

littérature a été, plus qu'ailleurs, un vecteur de l'identité nationale » (p. 629).

Bien que l'ouvrage soit écrit par un collectif auquel il convient de rendre ici hommage – Michel Biron, de l'Université McGill, François Dumont, de l'Université Laval, et Élisabeth Nardout-Lafarge, codirectrice (site Université de Montréal) du centre interuniversitaire CRILCQ –, l'unité de ton est en général au rendez-vous. Heureusement, les auteurs, sans doute férus de toutes les théories littéraires – dont ils mentionnent d'ailleurs la perte de prestige dans les années 1990 (p. 598) –, épargnent au lecteur le vocabulaire hermétique. Seules d'innombrables « ruptures » semblent avoir résisté à l'épuration. La grande qualité de leur érudition aurait cependant mérité une lecture de concordance plus attentive (il y a certaines contradictions dans les propos) et, surtout, une mise en page moins rébarbative (ce qu'elle est franchement).

*Anne Carrier*  
*Dictionnaire biographique du Canada*  
*Université Laval*

**Carole Gerson et Jacques Michon, dir. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. III, de 1918 à 1980. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007. 671 p.**

Ce troisième volume clôt le monumental projet en histoire du livre et de l'imprimé au Canada. C'est le plus volumineux mais aussi le plus achevé de la série, tant sur le plan du contenu que sur celui de la cohérence narrative d'ensemble. Il est vrai que c'est au XX<sup>e</sup> siècle que le livre et l'éditeur connaissent leur plein développement, s'émancipant de la presse

périodique et de l'imprimerie. En même temps, il s'agit d'un champ de recherche bien investi grâce aux travaux des collaborateurs de ce volume, notamment ceux de l'équipe de Jacques Michon sur l'histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage fournit un état des connaissances solidement documenté.

D'entrée de jeu, il faut lire l'introduction signée par les deux directeurs. Avec un esprit de synthèse remarquable, ils dégagent en quelques pages le sens de cette histoire du livre, tout en la replaçant dans un contexte plus large. Comme dans le reste de la série, on a conservé la volonté de couvrir l'ensemble du Canada, mais force est de constater que les « deux solitudes » s'imposent dans cette histoire : « la double personnalité du pays se confirme », écrivent joliment les directeurs. Les institutions culturelles étant distinctes selon la langue, les maisons d'édition sont séparées de la même manière ; les marchés sont divisés, les systèmes de production sont développés indépendamment, tout comme les réseaux de distribution. Au long du siècle, on constate l'influence et la compétition britanniques, puis américaines pour les uns, et françaises, pour les autres. Les chemins sont parallèles et les deux cultures du livre s'organisent autour de deux pôles, Toronto et Montréal. À chaque occasion, on soulignera aussi la participation des autres communautés, autochtones ou immigrantes, à l'histoire du livre.

La structure du livre attire l'attention. S'inscrivant dans la continuité du volume précédent, les directeurs se sont inspirés des travaux de Robert Darnton, Thomas R. Adams et Nicolas Barker. Le schéma retenu s'adapte particulièrement bien au XX<sup>e</sup> siècle québécois et canadien. Ainsi le contenu est divisé en sept grandes parties et dix-huit chapitres, de manière à dégager les forces sociales, politiques, intellectuelles et commerciales qui ont façonné l'univers du livre : le rôle du livre et de l'imprimé dans la société, les auteurs, les édi-

teurs, les distributeurs et les libraires, les bibliothécaires et les lecteurs. Bien répartie dans ce schéma classique et avec fort peu de redondance – il faut souligner cette qualité éditoriale –, la matière est morcelée dans près d'une centaine d'articles qui font en moyenne quatre ou cinq pages, accompagnés d'une trentaine d'articulets d'une page ou deux appelés études de cas.

On peut comprendre cette volonté de tout couvrir, qui comporte néanmoins l'inconvénient de laisser très souvent le lecteur sur sa faim. En outre, ce choix est jumelé à une louable rectitude politique très canadienne, qui impose de n'oublier personne, même si, parfois, on n'a pas grand-chose à en dire, de telle sorte que ce n'est pas toujours l'importance du sujet ou la qualité de la recherche qui déterminent la sélection des articles. Par ailleurs, cet ambitieux projet pancanadien n'est pas ou très peu une histoire comparée. Quelques auteurs y arrivent (dont les deux directeurs), mais, en général, les deux univers du livre, anglophone et francophone, sont plutôt juxtaposés ou parfois entrelardés... Quelques fois, un article est réservé à chacun, mais, très souvent, on trouve une section anglophone, suivie d'une section francophone à l'intérieur du même article, sections vraisemblablement rédigées par deux spécialistes distincts et réunies par la suite.

Il est impensable de résumer un tel ouvrage. Ces quelques pages veulent simplement signaler les articles les plus solides et les plus intéressants, en mettant l'accent sur le volet québécois.

La première partie sur l'influence culturelle du livre dans la société est l'occasion d'analyser l'imprimé comme symbole et dont le contenu sert à alimenter les identités nationales. A. B. McKillop étudie le discours sur la nation dans la production imprimée. Ce survol fait une assez large part aux historiens. Les deux univers culturels ne se croisent pas : ils s'igno-

rent plutôt. Une statistique apportée par Jean Delisle et Gilles Gallichan s'avère très éclairante à cet égard : avant 1982, 75 % des traductions d'auteurs canadiens-anglais sont publiées à Paris. Par ailleurs, l'État canadien et celui du Québec n'adoptent pas les mêmes attitudes à l'endroit du livre. Selon Paul Litt, le gouvernement fédéral ne s'est pas soucié du livre jusqu'aux années 1950 ; il faudra même attendre les années 1970 pour parler d'un véritable soutien au livre, un soutien toujours fragile. Pour sa part, Josée Vincent note que les gouvernements québécois interviennent beaucoup plus tôt en faveur du livre. Plusieurs initiatives remontent au début de la période étudiée, voire au XIX<sup>e</sup> siècle : distribution de milliers de livres en prix de fin d'année, achats occasionnels d'une part des tirages, financement des associations d'écrivains, création de prix littéraires et scientifiques. Les interventions se multiplient à partir de 1960 jusqu'à l'adoption d'une politique du livre apte à protéger les éditeurs et les libraires du Québec.

La deuxième partie est consacrée au métier d'auteur. Carole Gerson et Marie-Pier Luneau dégagent un profil social et culturel des écrivains en utilisant les listes de membres d'associations professionnelles. Les auteures sont conscientes que cette source favorise les littéraires (94 % des membres de l'UNEQ en 1978). Avec Ruth Panofsky, Marie-Pier Luneau se penche sur le thème des prix littéraires. Au XX<sup>e</sup> siècle, ces prix ont proliféré : on compte des centaines et des centaines de distinctions nationales, provinciales, régionales ou municipales. En général, les écrivains ne vivent pas de leur plume, mais les écarts sont grands. Ainsi, Frank Davey rapporte que le revenu moyen des écrivains en 1978 est d'environ 14 000\$, mais leur revenu médian est alors moitié moindre. À côté de cet excellent article sur les sources de revenus des écrivains, on trouve aussi un fort intéressant texte de Janet B. Friskney et Carole Gerson sur les écrivains canadiens et le marché de

la littérature, c'est-à-dire sur l'écriture alimentaire dans un monde où sévit la concurrence française et américaine.

L'édition est en quelque sorte le cœur de cet ouvrage et on lui réserve deux longues parties. George L. Parker présente d'abord le système des agences qui prévaut au Canada anglais. En effet, les maisons d'édition locales sont souvent des filiales de maisons internationales. Le résultat est de favoriser l'importation de livres étrangers et de laisser la portion congrue aux auteurs et aux éditeurs canadiens. George L. Parker nous offre aussi un texte intéressant sur l'édition anglophone en Ontario et au Québec. Toutes les provinces auront leur part. Du côté francophone, Jacques Michon signe l'article sur l'édition au Québec, un sujet qu'il connaît comme le fond de sa poche, évidemment. Le XX<sup>e</sup> siècle est celui du développement de véritables maisons d'édition, menées par des éditeurs qui prennent leur place dans la culture nationale. On n'a pas oublié les minorités francophones, celle de l'Ontario avec Robert Yergeau et celles de l'Acadie et de l'Ouest avec Dominique Marquis. Il faut signaler aussi deux bons résumés sur les associations d'éditeurs, francophones avec Josée Vincent, et anglophones avec Nancy Earle et Janet B. Friskney. Enfin, c'est dans cette partie sur l'édition pour grand public qu'on a placé les trop courts textes sur la grande presse commerciale dans l'ensemble du Canada, six pages signées par Mary Vipond, et sur les magazines féminins canadiens-anglais et canadiens-français, quatre pages de la plume conjointe de M.-J. des Rivières, Carole Gerson et Denis Saint-Jacques.

La quatrième partie sur l'édition spécialisée commence par un article fort instructif de Gilles Gallichan et Bertrum H. Macdonald sur l'édition gouvernementale, qui fait le tour d'un ensemble de gros consommateurs de papier. On sait par ailleurs que les imprimés religieux ont longtemps occupé une part importante du marché québécois. Dans les années 1930,

plusieurs congrégations religieuses (les dominicains, les jésuites, les pères de Sainte-Croix, la Société Saint-Paul) se dotent d'impressionnantes structures éditoriales, incluant imprimerie, maison d'édition et librairie. Yvan Cloutier fait le point sur cette question, tandis que Dominique Marquis s'intéresse à la presse catholique. Pour sa part, Brian Hogan traite de l'édition religieuse au Canada anglais, mais il n'y a aucune tentative de comparaison avec le Canada français. Cette partie contient un chapitre intitulé « L'édition pour publics particuliers ». Déjà le titre indique assez qu'il faut s'attendre à un fourre-tout et c'est bien le cas : les « petites presses » (le meilleur texte), et la presse parallèle de gauche ou de droite, l'édition féministe, la « culture juive de l'imprimé », l'édition pour les autochtones et pour les allophones. Cette sorte de ghettoïsation correspond peut-être à l'organisation actuelle de la recherche, mais elle ne favorise pas la compréhension globale de ces petites maisons d'édition dans l'univers du livre canadien. Enfin, le dernier chapitre de cette partie impressionne par sa qualité. Les textes sur les revues scientifiques de Bertrum H. Macdonald, sur l'édition juridique de Stuart Clarkson et Sylvio Normand et sur l'édition médicale de Jennifer J. Connor sont bien faits. Il faut cependant faire une place à part à l'article remarquable de Frances G. Halpenny sur l'édition savante et les ouvrages de référence, un des meilleurs textes de tout l'ouvrage. Bien contextualisé, il intéressera particulièrement les historiens. Ayant été aux premières loges, bien sûr, l'auteure sait dégager le sens de cette histoire, évitant de nous livrer de banales énumérations des faits, travers dans lequel tombent malheureusement certains collaborateurs de cet ouvrage.

La cinquième partie sur l'imprimerie fait une large place aux travaux d'Éric Leroux. Mais sa longueur (à peine 40 pages) révèle sans doute le besoin de recherche sur ce sujet au Québec et, encore plus, au Canada anglais, quasi absent sur

ce thème. L'avant-dernière partie fait aussi une petite quarantaine de pages. Dans ce cas, c'est un peu plus étonnant. Certains aspects liés à la distribution et au commerce du livre ont certes été abordés dans des parties précédentes et les directeurs ont sûrement voulu éviter la redondance. Il reste que, malgré son intérêt, l'article de Frédéric Brisson sur les sources internationales de distribution s'avère trop sommaire pour réellement faire l'histoire de cette question. C'est un peu la même chose avec l'article suivant du même collaborateur sur la librairie. Sarah Brouillette et Jacques Michon présentent la grande diffusion, celle des kiosques à journaux, des pharmacies et, plus tard, des chaînes de librairie, mais ils me semblent avoir oublié de développer un lien analytique avec l'histoire générale de la librairie. Cette partie se termine par quelques pages sur les clubs du livre, signées par Arcana Rampure et Jacques Michon, et par un très bon résumé sur les associations de libraires par George L. Parker et Pascale Ryan.

C'est l'histoire des bibliothèques qui est d'abord abordée dans la dernière partie. Cette section est très riche. Signalons le texte de Paul McCormick sur la Bibliothèque nationale du Canada, ainsi que celui de Lorne Bruce et Elizabeth Hanson sur les bibliothèques publiques. Pour sa part, Marcel Lajeunesse signe un fort intéressant texte sur le développement des bibliothèques publiques au Québec, un développement si lent... Il a fallu attendre 1959, sous Paul Sauvé, pour avoir une première loi québécoise sur les bibliothèques publiques. Malgré les efforts accrus des décennies soixante et soixante-dix, ce n'est qu'en 1978 que le plan Vaugois viendra favoriser un développement réel. Avec Peter F. McNally, Marcel Lajeunesse signe aussi un bon texte sur les bibliothèques universitaires, qui ont aussi mis beaucoup de temps à se développer. Le dernier texte de ce chapitre, par Martin Dowding, fait prendre conscience de la profonde transformation du métier de bibliothécaire au XX<sup>e</sup> siècle : de conserva-



teurs de livres à spécialistes des techniques de l'information. Par ailleurs, la lecture semble un sujet difficile à étudier et il faut se rabattre sur les prescriptions et les interdictions de lecture. Ainsi, Pierre Hébert propose un très bon résumé de la censure cléricale et de la critique littéraire laïque au Québec. Un chapitre intitulé « La lecture et les groupes particuliers » clôt cette dernière partie du volume. Il s'agit encore une fois d'un fourre-tout : les lecteurs isolés, les Amérindiens, les handicapés visuels, les femmes, les prisonniers, etc. Ce n'est pas dans cet ouvrage qu'on trouvera une réflexion globale sur l'histoire de la lecture.

Finalement, à la place d'une conclusion, Carole Gerson et Jacques Michon ont judicieusement opté pour une coda où ils évoquent à larges traits les bouleversements dans tous les secteurs de la chaîne du livre dans les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

Il faut souligner la grande qualité de la traduction. Les anglicismes sont rares, même s'il arrive parfois qu'on mette l'emphase au lieu de l'accent. L'apparat critique est impeccable. L'ouvrage est agrémenté de plusieurs dizaines d'illustrations fort pertinentes. Il contient une chronologie, une liste des ouvrages cités plutôt qu'une bibliographie (peut-être pour économiser de l'espace), un index à la fois onomastique et thématique et une table des matières détaillée avec des titres explicites : tout est fait pour faciliter la consultation. Pour conclure : un très beau livre qui sera éminemment utile aux chercheurs.

*Fernande Roy*  
*Département d'histoire*  
*Université du Québec à Montréal*